



J. M. J. A.

Notice Biographique

DU

Serviteur de Dieu

LE

R. P. Alfred Pampalon

DE LA

Congrégation du Très Saint-Rédempteur

MONTRÉAL

IMPRIMERIE DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS

1913



J. M. J. A.

Notice Biographique

DU

Serviteur de Dieu

LE

R. P. Alfred Pampalon

DE LA

Congrégation du Très Saint-Rédempteur



MONTREAL

IMPRIMERIE DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS

—
1913

Nihil obstat

Marianopoli, die 17a Martii 1913,

J.-C.-Ed. HEBERT,

Censor librorum.

Imprimatur,

Archevêché de Montréal,

le 10 mars 1913,

Emile Roy,

Vicaire général.

En vertu des pouvoirs que nous avons reçus de notre Révérendissime Père Général, Patrice Murray, nous permettons volontiers l'impression de la "Notice Biographique" du R. P.

ALFRED PAMPALON.

Sainte-Anne de Beaupré,

19 mars 1913.

A. LEMIEUX, C. SS. R.,

Sup. Prov. Canada.

DECLARATION DE L'AUTEUR.

L'auteur déclare se soumettre aux décrets du Pape Urbain VIII, et ne prévenir en rien les décisions du Saint-Siège en esquissant la vie et les vertus du Serviteur de Dieu, le Père Alfred Pampalon.

LE SERVITEUR DE DIEU,

LE P. ALFRED PAMPALON.

I

La maison paternelle.

SUR les bords du Saint-Laurent, en face de Québec, se dresse, belle et riche d'avenir, la petite ville de Lévis. C'est là que naissait, le 24 novembre, 1867, le Serviteur de Dieu, ALFRED PAMPALON. Le même jour il recevait le saint baptême.

Les parents d'ALFRED étaient fervents chrétiens. La vertu entoura son berceau ; quand il en fut capable, il l'aima de tout son cœur ; il en fit la compagne de sa vie, et maintenant elle sanctifie sa tombe.

Le foyer, dans la famille Pampalon, exprimait justement le beau nom qu'on lui donne parfois : c'était un sanctuaire, c'est-à-dire une demeure sacrée par la piété des parents et l'obéissance des enfants. Le père, Antoine Pampalon, homme intègre et profondément chrétien, vit encore dans la mémoire de tous ceux

qui l'ont connu. La mère, Joséphine Dorion, trop tôt ravie à l'affection des siens, leur a laissé au cœur le souvenir des vertus les plus douces et les plus solides à la fois. La famille était nombreuse ; mais plus les enfants venaient drus, plus les parents se croyaient bénis.

ALFRED était le neuvîère. Autour de son berceau se groupaient plusieurs frères et sœurs. Tout ce petit peuple obéissait avec amour à l'autorité d'une mère aussi pieuse que douce. Au cœur de ses enfants, elle parlait ce tendre et pieux langage dont Dieu donne le secret aux mères. Pour elle, élever ses enfants, c'était les porter plus haut, plus près du ciel, à ces hauteurs sereines de la piété où le vent qui passe ne souille jamais.

C'est dans le cœur maternel qu'ALFRED puisa ces germes de vertu, cette dévotion envers Marie qui devait rester toute sa vie un trait caractéristique de sa piété. L'ineffable bonté de sa mère de la terre, l'aidait à comprendre la bonté infinie de celle qu'il avait dans le ciel. "Quel heureux moment ce fut pour moi, ô Marie, écrivait plus tard ALFRED, d'entendre ton doux nom, aux jours de ma première jeunesse, sur les lèvres de

m
tre

Vi
ses
leu
et
po
ser

plu
une
ne
sur
mo

ver
tes
tier
lit
elle
tôt
teri
vou
plu
mè
fie.
et s
je

ma mère ! A ton nom suave mon cœur tressaillait de bonheur.”

Aux principales fêtes de la sainte Vierge, madame Pampalon conduisait ses enfants à l’église. Après avoir ouvert leur cœur à la piété, pour y faire germer et fleurir la vertu, cette sainte mère ne pouvait imaginer rien de mieux que d’y semer Jésus dans la sainte communion.

Son affection pour ALFRED semblait plus prononcée. Elle disait un jour à une de ses amies : “Mon petit ALFRED ne vivra pas longtemps ; mais s’il est petit sur la terre, il sera grand au ciel. C’est mon petit saint !...

A l’âge de six ans, ALFRED perdit sa vertueuse mère. Qu’elles sont touchantes les paroles que cette fervente chrétienne adressait à ses enfants sur son lit de mort ! “Chers enfants, leur disait-elle, le bon Dieu m’appelle à lui. Bientôt vous n’aurez plus de mère sur la terre ; mais levez les yeux au ciel ; là vous avez une Mère, la meilleure et la plus puissante des mères. C’est à cette mère que je vous consacre et vous confie. Aimez-la beaucoup, elle vous aimera et saura vous protéger toujours. Au ciel je prierai le bon Dieu de vous conserver

bons chrétiens. Je lui demanderai de se choisir des prêtres dans ma famille.”

ALFRED, le cœur gros de chagrin, écoutait les pieuses recommandations de la mourante. Pour le consoler, on lui disait que sa mère l'attendrait au ciel avec la sainte Vierge et les anges ; qu'il irait la voir un jour s'il était pieux et toujours obéissant. Et l'enfant promettait d'être un saint, afin d'aller dans ce paradis qui devait être bien beau, puisque Dieu le donnait comme récompense à sa mère si bonne.

Bientôt la Providence choisit pour notre pieux enfant une seconde mère, en donnant au père Ant. Pampalon une nouvelle épouse.

Les vertus de la première mère semblaient être devenues l'héritage de la seconde. Elle mettait tout son amour à fermer la blessure faite au cœur des orphelins de sa nouvelle famille.

ALFRED l'aimait de toute son âme et s'ingéniait à trouver l'occasion de lui faire plaisir. Volontiers il lui aidait dans les soins du ménage, trouvant son bonheur à lui épargner quelque fatigue.

A l'école primaire, il se montra toujours camarade joyeux. Sa piété aima-

ble
goû
issa
l'es
ma
au
bon
reg
perc
fant



A.
d'ori
épar
miss
du C
Un
anné
enfa
aima
recev
l'app
désir
Au
admi

ble donnait à ses petits compagnons le goût de la vertu. Sa docilité, son obéissance lui avaient conquis l'affection et l'estime de ses maîtresses. Quand la maman le retira de l'école pour le placer au collège, elles lui disaient : "Oh ! quel bon enfant vous nous enlevez ! Nous regrettons de le voir partir si tôt. Nous perdons notre meilleur élève, et nos enfants perdent un parfait modèle."



II

Alfred au collège.

ALFRED a neuf ans. Il est temps d'orner cette intelligence maintenant épanouie, d'y semer la science. Cette mission délicate est confiée aux prêtres du Collège de Lévis.

Un grand bonheur marqua la première année de ses études. Jusque-là, le pieux enfant avait embelli son cœur des plus aimables vertus ; tout était prêt pour recevoir le Dieu de l'Eucharistie. ALFRED l'appelait de tous ses vœux ; mais l'Hôte désiré se faisait trop attendre.

Au mois de mai, le pieux écolier était admis à la première communion. Com-

bien vif fut le bonheur de cet ange de pureté en sentant battre son cœur près du Cœur de Jésus ! Il ne pouvait trouver sur ses lèvres des paroles assez fortes pour exprimer la joie qui inondait son âme. Ce jour était pour lui un jour du ciel.

La même année, il recevait le sacrement de confirmation. Soldat du Christ, il luttera victorieusement contre les ennemis de son âme.

Admirons-le comme étudiant au Collège. Dans cette atmosphère chaude de piété et de dévouement, ses vertus vont se déployer à l'aise et lui conquérir l'affection et l'admiration de tous.

Bien prier, bien étudier, bien jouer, voilà les trois qualités qui caractérisent le bon étudiant. On les trouve harmonieusement réunies dans notre jeune élève. Pieux à la chapelle, ardent à l'étude, il se montre à la récréation franc et aimable joueur.

Deux dévotions caractérisent sa piété et sont la vie de son âme : La dévotion au Sacré Cœur de Jésus et à la Bienheureuse Vierge Marie.

Le samedi, pendant que les autres prennent leurs ébats joyeux, notre pieux

ét
so
lu
m
tr
re
la
so
qu
qu
su

ces
au
au
jou
AL
sur
une
c'e
l
d'u
con
AL
cat
tra
A
lui
esp

étudiant se rend à la chapelle ; il prépare son âme à la visite que Jésus-Hostie doit lui faire le lendemain matin. Chaque midi, à la sortie des externes, avant d'entrer à la maison paternelle, ALFRED se rend à l'église. Agenouillé aux pieds de la sainte Vierge, il répand pieusement son âme dans de ferventes prières. Chaque jour il récite son chapelet, couronne, que toute sa vie, il se plaira à déposer sur le front de la Reine du ciel.

Une douceur inaltérable brillait sans cesse sur son angélique figure. Jamais, au témoignage de ceux qui l'ont connu au collège, on ne l'a vu se fâcher. Toujours il était le même, le bon et aimable ALFRED. On ne s'étonne pas de trouver sur les lèvres d'un de ses professeurs une parole comme celle-ci : "ALFRED, c'est un ange."

Bien étudier, c'est la seconde qualité d'un bon élève. Si quelques-uns de ses confrères l'emportaient par le talent, ALFRED les dépassait tous par son application à l'étude. En classe, il se montrait sage, attentif.

Avec le don d'une bonne âme, Dieu lui avait départi un jugement droit, un esprit ouvert. Il profita de ces trésors,

il cultiva avec soin cette terre fertile de son intelligence. A côté de sa vertu grandissante, on voyait croître dans de belles proportions ses connaissances littéraires.

Sa compagnie en récréation était vivement estimée; il avait les sympathies de tous. Une joute de crosse s'organisait-elle, ALFRED est président, le juge en chef, le pacificateur de la nation. Son aimable sagesse calme toutes les difficultés, et entretient la gaieté franche.

La modestie rayonnait dans tous ses actes. Jamais il ne voulut se rendre aux sollicitations de ses camarades à prendre des exercices de natation. La pureté, pour le saint jeune homme, c'était le plus précieux des trésors et il voulait le garder éloigné des moindres dangers.

Il aimait à égayer ses petits amis par de joyeux entretiens. Ses lèvres étaient les gardiennes de la pureté de son cœur. Jamais on n'a pu surprendre dans ses conversations une parole blessante qu tant soit peu contraire à la belle vertu. Quand il entendait un de ses confrères tenir un propos malsonnant, une sainte indignation paraissait aussitôt sur sa figure. Souvent, il disait au

coi
sez
po
est
]

étu
alo
pié
]

qu
jou
im

cor
tra
ten
en
mi

Il
bel

Il
mè
tou
dar
de
am
aut
d'u
le :

coupable : “Pour l’amour de Dieu, taisez-vous.” Pour faire cesser de tels propos, il suffisait d’entendre dire : “ALFRED est là... il vient... Prenons garde.”

Les vacances n’étaient pas pour notre étudiant un temps de dissipation ; c’est alors qu’il pouvait satisfaire sa soif de piété.

Il avait l’habitude d’aller passer quelques jours chez une de ses tantes. Un jour, elle le surprit à genoux devant une image de la sainte Vierge, immobile comme une statue. Pour ne pas le distraire dans ce pieux colloque avec sa tendre Mère, l’heureuse tante se retira en silence, remplie d’une profonde admiration pour cet ange de la terre.

Au foyer, ALFRED apportait le bonheur. Il prévenait les moindres désirs de sa belle-mère et s’ingéniait à rendre service. Il aimait les enfants de cette seconde mère, partageant en vrai frère avec eux toutes les peines comme les joies. Pendant ses vacances, il lui arrivait souvent de réunir à la maison quelques petits amis de son choix. On improvisait un autel ; ALFRED, avec toute la majesté d’un pontife disait la messe et donnait le sermon de circonstance.

III

La vocation d'Alfred.

JUSQU'A l'âge de quatorze ans, ALFRED ne pensa guère à son avenir. Mais Dieu avait ses desseins sur lui ; il voulait en faire son apôtre.

A cette époque, une fièvre maligne conduisit notre étudiant aux portes du tombeau. Sur le seuil de l'éternité, le jeune homme comprit mieux que jamais le néant des choses terrestres, et l'incomparable richesse des biens éternels. C'est alors qu'il prit la résolution généreuse de se faire religieux si la santé lui était rendue. A partir de ce moment, tout danger disparut.

ALFRED, cependant, semblait né pour souffrir. Une seconde maladie mit ses jours dans le plus grand danger. Indifférent à la vie comme à la mort il s'abandonnait sans regret à la volonté divine. Dans ses souffrances il demeurerait calme, paisible. Au médecin qui lui demandait pourquoi il fixait toujours les yeux vers le même endroit de sa chambre, il

rép
eru
pér
épl
On
Sai
S
priè
lade
du
de
D
blai
sign
de s
Seig
et d
de l
croy
Au
nait
d'ac
De
tériè
des
vus à
Il ac

répondit : “Ne voyez-vous pas là mon crucifix ? c’est ma consolation, mon espérance.”

A la mort menaçante, les parents éplorés opposaient l’arme de la prière. On commença une neuvaine à la Bonne Sainte Anne.

Sainte Anne se laissa toucher par la prière de ces fervents chrétiens. Le malade revint à une santé, sinon parfaite, du moins suffisante pour lui permettre de continuer ses études.

Dans cette double guérison qui semblait tenir du miracle, ALFRED vit un signe non équivoque que sa résolution de se faire prêtre, religieux, plaisait au Seigneur. Il redoubla alors de travail et de piété pour se rendre moins indigne de la sublime vocation à laquelle il se croyait appelé.

Au printemps de 1886, ALFRED terminait sa rhétorique. L’heure était venue d’accomplir sa promesse.

Depuis quelques temps, un attrait intérieur le poussait vers la Congrégation des fils de saint Alphonse, qu’il avait vus à l’œuvre au sanctuaire de Beaupré. Il admirait la fin de cet Institut : se

sanctifier en sanctifiant les autres, tel avait toujours été le rêve de son âme !

Cédant aux inclinations de son cœur, il entreprit un pèlerinage au sanctuaire de la grande Thaumaturge du Canada. Il s'y prépara avec piété, implorant les prières de ses parents et de ses amis, se plaçant avec confiance sous la garde de sa Bonne Mère.

Dès les premiers jours de ses vacances, il prend le bâton de pèlerin et se rend à pied, de Québec à Sainte-Anne, parcourant ainsi une distance de 21 milles. Tout le long de la route, il égraine pieusement son chapelet. Au terme de son pèlerinage, il va se jeter aux pieds de la mère de Marie ; là, il prie longtemps devant la chère sainte ; il la conjure de lui obtenir son entrée dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur.

Puis, plein de confiance, il va frapper à la porte du Monastère. Le Supérieur trouve en lui les marques d'une vraie vocation. Malgré sa faible santé, il agréa sa demande ; car pour être un saint religieux, il n'est pas requis d'avoir une robuste constitution, mais bien une âme saintement généreuse et résolue.

O
pour
tres
de s
la s
le b
il p
Mèr
saint
ses
Seign
de p
mon
un
à son
L'
nelle
ficile
rivées
elles
Il
part,
père,
vocat
bon p
doule
ne lu
son e

On lui promet l'entrée au noviciat pour la fin de juillet. Le cœur d'ALFRED tressaille de joie à l'heureuse nouvelle de son admission à la vie religieuse. Dans la solitude du cloître, il pourra trouver le bonheur auquel son âme aspire. Là, il pourra aimer à son aise sa Bonne Mère, Marie; là il pourra devenir un saint, rêve de toute sa vie. Le reste de ses jours, il ne cessera de remercier le Seigneur d'avoir daigné jeter un regard de protection sur lui, en le retirant du monde. C'est ce qu'il appellera aussi un grand prodige de la sainte Vierge à son égard.

L'heure du départ de la maison paternelle approchait. Il y a des chaînes difficiles à briser, surtout quand elles sont rivées par la nature elle-même, quand elles unissent à une famille chérie.

Il savait, le cher enfant, qu'à son départ, il ne pleurerait pas seul. Son vieux père, trop chrétien pour s'opposer à la vocation de son enfant, était aussi trop bon pour le voir partir sans être brisé de douleur. Son grand âge, ses infirmités ne lui donnaient plus d'espoir de revoir son enfant; le noviciat devait se faire en

Belgique, et son fils ne pourrait revenir au Canada avant plusieurs années.

ALFRED acceptait son sacrifice. A quel prix que Dieu s'achète, pensait-il, ce n'est jamais trop. Là-bas, au sein de la vie religieuse il trouvera une seconde famille qui ne l'empêchera d'aimer encore de tout son cœur la première. Son affection pour son père, pour sa famille bien-aimée n'en deviendra que plus sainte, et partant, plus féconde.

Le 22 juillet est le jour fixé pour le départ. Le moment de la séparation est arrivé. A travers ses larmes, le jeune homme sourit une dernière fois à sa famille. Le navire qui doit le transporter au delà de l'Océan laisse le quai. Ses parents lui envoient un salut d'adieu un dernier souhait de bonheur et de retour. Une nouvelle vie commence pour notre pieux jeune homme. C'est un nouveau parterre qu'il va embaumer du parfum de ses vertus.

I
fran
vici
en
tait
I
den
un
C
den
mer
gieu
est
res
sem
vent
de
L
com
bord
sum
Jésu
sa v
il le
Mais



IV

Le Noviciat.

LE 6 du mois d'août 1886, ALFRED franchissait résolument le seuil du Noviciat des Rédemptoristes, à Saint-Trond, en Belgique; et le 8 septembre, il revêtait l'habit religieux.

L'habit ne fait pas le moine. Etre rédemptoriste, pour ALFRED, signifiait être un autre Rédempteur.

Cette année du noviciat, chez les Rédemptoristes, est consacrée exclusivement à la formation intérieure du religieux. La grande occupation du novice est la prière; elle remplit plusieurs heures de la journée; mais ces heures qui semblent longues aux novices peu fervents, s'envolaient trop vite aux désirs de notre jeune religieux.

Le but qu'il se proposait au noviciat, comme il l'écrivait lui-même, était d'abord de bien se connaître: "Nosce teipsum." C'était ensuite de bien regarder Jésus, l'idéal souverain, afin de rendre sa vie semblable à la sienne. La tâche, il le comprenait, est toujours difficile. Mais, ALFRED s'adressait à la sainte

Vierge, "Sa Bonne Mère", comme il l'appelait, et lui demandait de le conduire à la perfection que son âme rêvait. On doit dire, que dans la mesure possible à une âme ici-bas, il a admirablement réussi. Le Père Maître des novices pouvait écrire de notre petit Saint, qu'il exhalait "le parfum du Christ." La vertu du Saint Rédempteur pénétrait non seulement son nom, mais sa personne tout entière.

La caractéristique de cette belle âme au Noviciat, était la fidélité au devoir par principe d'amour. Il regardait sa "Règle" comme un livre divin, l'expression authentique de la volonté de Dieu. Il y conformait scrupuleusement sa vie jusque dans les moindres détails. Cette parole de la Sainte-Ecriture lui était familière : "Celui qui est négligent dans les petites choses se négligera dans les grandes. "

Le fervent novice voyait le bon plaisir de Dieu jusque dans les désirs de ses supérieurs. Jamais on n'a pu surprendre sur ses lèvres un refus, ni dans son obéissance la moindre hésitation. Il avait une prédilection marquée pour les travaux humbles, humiliants ; parce

qu'alors sa volonté disparaissait entièrement pour ne laisser agir que la volonté de Dieu. Qu'on lui demande de balayer un corridor, de laver la vaisselle, ou que la cloche l'appelle au chœur, ALFRED est également joyeux, également soumis. En tout, il s'unit au bon vouloir de Dieu, toutes ses actions deviennent des œuvres divines.

Il avait pris au pied de la lettre cette parole de Notre-Seigneur : "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive." Toute la sainteté est là.

Il passait une heure et demie chaque jour en adoration devant le Saint-Sacrement. Il se tenait là avec les anges, adorant comme eux, avec le même respect. Comme un autre saint Jean, il reposait son cœur sur le Cœur de Jésus, afin d'étancher par son amour, le sang de la blessure faite par la malice des hommes.

Chaque jour, il disait pieusement le rosaire. Il compatissait ensuite aux douleurs de sa "Bonne Mère" en récitant le chapelet des Sept-Douleurs de Marie.

Il avait une dévotion spéciale à l'Enfant-Jésus. Le 25 de chaque mois, il s'agenouillait devant la crèche; il méditait les grandes vertus que le Sauveur naissant nous enseigne: la Pauvreté, l'Humilité, la Souffrance.

L'année de probation touchait à sa fin. Le fervent novice se prépara à l'émission des saints vœux par une retraite de quinze jours. "Le seul et véritable idéal que je dois me proposer comme religieux, écrivait-il alors, c'est Jésus-Christ. Je dois marcher sur ses traces, aimant à vivre pauvre, humilié, mortifié par amour pour mon Divin Maître." C'est dans ces beaux sentiments, que le 8 septembre 1887, notre pieux novice se consacra irrévocablement à Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Les biens de la terre, il les a mis sous ses pieds, il a fermé son cœur aux joies mondaines, il a enchaîné sa liberté à l'obéissance.

Nous allons maintenant, durant les trop courtes années de sa vie religieuse, admirer son inviolable fidélité aux engagements qu'il a pris avec Dieu au jour solennel de sa profession.



V

Le Studendat.

LE noviciat terminé, le FRÈRE PAMPALON se rendit à la maison d'études de Beauplateau, Belgique. S'il faut au prêtre une vertu bien affermie, il lui faut aussi une science solide.

Ses premières années de hautes études furent pénibles. Son application, son ardeur épuisaient bien vite une santé toujours faible; les sentiers de la philosophie, épineux à tous les commençants, furent longtemps rudes pour lui. Au milieu de ces difficultés, de ces ombres, le jeune débutant ne se décourageait pas. A un confrère, qui lui demandait un jour, pendant la semaine des répétitions qui précèdent les examens annuels, comment il s'y prenait pour chasser l'ennui dans des études si longues et si arides, il répondit avec sa candeur ordinaire: "Dans ma cellule, j'ai deux professeurs: la Ste Vierge, notre bonne Mère, et saint Joseph. Je les prie de me questionner; il me semble les entendre tour à tour m'interroger sur les matières prescrites pour l'examen. J'y réponds de mon mieux.

Si la solution est trop difficile, je leur demande de m'aider..... Je ne quitte pas mes bienveillants professeurs avant d'avoir donné une réponse satisfaisante. Cette sainte compagnie me fait éviter l'ennui et les distractions durant les longues heures de solitude."

La Théologie lui offrit moins de difficultés. Amor est oculus, Dieu se laisse mieux comprendre par ceux qui l'aiment. Son esprit s'élevait parfois à des hauteurs qui étonnaient ses confrères. C'est que le regard de l'âme, comme celui du corps, a plus de portée, selon qu'il est plus pur. "Jean commençait à être ange, cæperat esse angelus," dit saint Augustin, sondant les profondeurs du quatrième Evangile. Si notre jeune étudiant, avec un esprit ordinaire, comprenait si facilement l'Eternelle Vérité, c'est que lui aussi "commençait à être ange." "Bienheureux les cœurs purs, ils voient Dieu même ici-bas."

"Soli Deo et studiis," tout entier à Dieu et à ses études : c'est la devise des étudiants rédemptoristes. Cette devise résume admirablement la vie de notre fervent Etudiant au Studendat.

Pendant six ans, il vécut au milieu

d'u
de
à
Et
tor
du
con
née
règ
ven
Ser
ses
I
les
tou
cor
rou
sur
ma
mie
aut
I
Chr
dén
ner
ava
Ma
que

d'une centaine de confrères, et jamais, de l'aveu de tous, on ne l'a vu manquer à la moindre prescription de sa Règle. Et pourtant, la Règle, chez les Rédemptoristes, suit le religieux depuis 4½ h. du matin jusqu'à 9½ h. du soir; elle commande à toutes les actions de la journée. L'observance si scrupuleuse d'une règle aussi détaillée est le fait d'une vertu peu commune. C'est ainsi que le Serviteur de Dieu a gagné chez tous ses confrères sa réputation de sainteté.

Les rapports du Fr. PAMPALON avec les religieux de sa communauté, étaient toujours empreints de la plus franche cordialité. Ses conversations habituelles roulaient sur des sujets de piété. Jamais sur ses lèvres une parole médisante, jamais la moindre critique. Il était le premier à goûter le plaisir qu'il donnait aux autres par ses services.

Il trouvait dans son union avec Jésus-Christ, une égalité d'humeur qui ne se démentit jamais. Sa vie semblait planer au-dessus des misères humaines. Il avait une façon si pieuse de parler de Marie en l'appelant sa "Bonne Mère," que les étudiants avaient fini par l'ap-

peler la “Bonne Mère” ou bien la “Petite brebis du bon Dieu.”

Il ne faudrait pas croire cependant que cette douce “brebis du bon Dieu” ne fut pas marquée du signe de la croix. Le bon Pasteur s’est plutôt servi de ce signe divin pour montrer qu’elle était bien sienne.

Pendant son Noviciat, le pieux novice avait trouvé dans la prière les plus douces consolations. Jésus venait soulever le fardeau de ses misères, et l’aidait à le porter. Soudain, les consolations s’évanouissent, les douceurs se changent en amertume. Les prières restent sans écho. Ce martyre dura longtemps.

Le Fr. PAMPALON souffrait de cette douleur de l’âme, mais ne se décourageait pas ; il allait se jeter plein de confiance entre les bras de ses Supérieurs, et il se relevait consolé.

Ce purgatoire devait être suivi d’un paradis de consolations divines. Un jour serein succéda à la nuit, illumina son âme des douces clartés du ciel. Cette âme candide devint comme transparente sous les rayons divins. Au moindre souffle du ciel, elle s’épanouissait, elle priait, elle chantait.

ét
ce
ce
tr
ré
do

pr
vi
lis
du
tu
Se
pie
lito
c’e
sa
J
fai
la
La
Il



VI

Préparation au Sacerdoce.

DEPUIS le commencement de ses études, le Fr. PAMPALON préparait sans cesse son esprit et son cœur au sacerdoce. Un prêtre, se disait-il, c'est un autre Jésus-Christ, *Alter Christus*; et pour répandre le parfum du Christ, mon âme doit d'abord posséder sa vertu.

Afin de pouvoir dire, quand il sera prêtre : *mihi vivere christus est*, ma vie c'est Jésus-Christ, il s'applique à réaliser cette parole en grand Apôtre : "*Induimini Dominum nostrum Jesum Christum. Revêtez-vous de Jésus-Christ.*" Se revêtir de Jésus-Christ, pour notre pieux étudiant, c'est pratiquer son humilité, son obéissance, sa charité immense, c'est partager encore les souffrances de sa Passion.

L'étude dessèche le cœur quand on ne fait qu'étudier. Chez le Fr. PAMPALON, la science devient l'aliment de la piété. La sainte Théologie lui ouvre ses secrets. Il en médite les divins mystères; il met

ensuite tout son esprit dans son cœur, et, son amour pour Dieu croît avec les lumières de son intelligence. On voit donc en lui le contraire de ce qui arrive parfois chez d'autres : plus il devient savant, plus il devient saint.

Le temps laissé par les études est consacré à la prière. Comme elle s'élève ardente et suppliante de ses pieuses lèvres ! Qu'on nous permette ici de reproduire deux suppliques qu'il adressa, l'une à Jésus, l'autre à sa "Bonne Mère."

"A Jésus le bien-aimé de mon cœur."

"O bon et très doux Jésus ! me voici prosterné à vos pieds. Je vous en prie, ne dédaignez pas les faibles prières du pauvre enfant que vous appelez à l'honneur de monter à l'autel.

"O Pontife saint, immaculé, que je suis loin de vous ressembler ! Vous êtes humble et je suis orgueilleux. Je vous en supplie, rendez-moi humble comme vous, ô le plus humble des cœurs ! Vous êtes pur, et moi je suis tout souillé ! Purifiez-moi ! guérissez les plaies de mon âme.

"O aimable Jésus ! vous m'aimez, et moi, j'ai honte de le dire, je ne vous

“aime pas ! Attirez mon pauvre cœur à
“vous. Faites de mon cœur et du votre
“un seul et même cœur.

“Bon Jésus, il me reste à vous deman-
“der une bien grande faveur pour moi et
“pour mes confrères. Vous le savez,
“adorable Jésus ! Je commence l’année
“préparatoire au sacerdoce. Accordez-
“moi, je vous en supplie, la grâce de de-
“venir un saint prêtre, un prêtre zélé
“pour sa propre sanctification et pour
“la sanctification des autres ; en un mot,
“ô Jésus ! un prêtre selon votre cœur.
“Car, ô bon Sauveur, j’aimerais mieux
“mourir que de devenir un prêtre tant
“soit peu négligent ; et c’est la grâce que
“je vous conjure de m’accorder, si vous
“prévoyez qu’un tel malheur doive m’ar-
“river. Voilà, ô Jésus ! ce que j’espère
“obtenir de vous, non seulement pour
“moi, mais aussi pour tous mes confrè-
“res. Ainsi, j’espère. Ainsi soit-il.”

A l’autel de Marie, il déposait cette touchante supplication.

“Prière à ma bonne Mère Marie, afin
qu’elle m’obtienne de l’Enfant-Jésus, la
grâce de devenir un saint prêtre.”

“O ma bonne Mère Marie ! vous le sa-
vez, le temps approche où je dois devé-

nir prêtre. O ma tendre Mère ! vous connaissez mieux que moi combien j'en suis indigne, très indigne, le plus indigne... Pénétrez-moi donc des sentiments dont vous étiez animée, lors de la Présentation de votre divin Fils au Temple, et au pied de la croix du Calvaire ! Faites de moi un saint prêtre, un prêtre selon le cœur de Jésus et le vôtre. Vous êtes ma Mère, je suis votre enfant, vous ne pouvez rien me refuser. Accordez à mes bons confrères et à moi-même les grâces que j'implore de votre bonté."

Votre enfant qui désire vous aimer plus que tout autre,

Fr. PAMPALON.



VII

Sentiments du nouveau prêtre.

LE 4 octobre, 1892, le Fr. PAMPALON était promu à la dignité du sacerdoce, et le lendemain, il célébrait sa première messe. Nous ne voulons pas raconter la joie et la ferveur de notre pieux religieux en ce jour de bénédictions. Dieu et ses anges pourraient seuls en bien parler.

L
nou
jour
"
âme
Je s
enti
d'un
pert
mai
n'es
me
bre
d'un
"
ne p
cruc
pou
nez,
sez-
"
suis
je d
à ta
soye
"
Chri
Sair
deve

Laissons le nouveau prêtre lui-même nous exprimer ses sentiments dans ce jour mémorable :

“Sacerdos in æternum ! O mon âmes ! y as-tu sérieusement pensé ? Je suis prêtre, et comme tel, médiateur entre Dieu et les hommes. Le salut d'un grand nombre d'âmes, comme la perte d'un grand nombre, est entre mes mains. Malheur à moi, si ma conduite n'est pas telle qu'elle doit être ! Car, je me perdrai, et avec moi, un grand nombre d'âmes. O mon Dieu, préservez-moi d'un tel malheur !

“Je suis prêtre. Un si grand bienfait ne peut venir que du cœur de mon Jésus crucifié. O précieuse lance, toute empoignée du Sang de mon Sauveur ! Venez, et transpercez aussi mon cœur, blessez-le d'amour pour mon Rédempteur.

“Je suis prêtre. O mon Dieu ! je ne suis qu'un néant pécheur, et pour que je devienne prêtre, vous m'avez préféré à tant d'autres plus dignes que moi. Ah ! soyez mille fois béni !

“Je suis prêtre. Je remplace Jésus-Christ sur la terre. Il est le Saint des Saints ; il est donc de mon devoir de devenir un grand saint. Pour objet de

mes actions, j'aurai la plus grande gloire de Dieu ; pour mot d'ordre, le bon plaisir divin ; pour devise, tout par amour pour Jésus, Marie, Joseph, Alphonse ; pour compagnons d'exil ici-bas, le recueillement, la pureté, l'humilité, la charité, l'oraison.

“Je suis prêtre. Je dois réciter l'office divin. J'accomplirai donc ici-bas ce que les anges et les bienheureux font dans le ciel. Je m'unirai donc à eux afin de bénir Dieu comme eux.

“Je suis prêtre. J'ai le bonheur d'avoir acquis une plus grande ressemblance avec ma Bonne Mère Marie, qui est sacrificatrice, médiatrice, dispensatrice universelle ; de là que ma dévotion envers elle doit croître sans cesse.”

Après avoir examiné devant Jésus-Christ les devoirs de son sacerdoce, il se jette aux genoux de sa “Bonne Mère” et la supplie de lui venir en aide.

“Ah ! douce Marie, achevez votre œuvre ! Vous m'avez disposé au sacerdoce, obtenez-moi la grâce de demeurer jusqu'à la fin, un prêtre saint, zélé, un prêtre selon le cœur de Jésus et le vôtre. Donnez-moi les dispositions qui vous ont rendue digne de posséder Jésus ; une

hu
lab
ch
mo
vin
cor
nes
ma
cor
gne
Ces
jus
vie
mo
J
de
ser
qu'
cor
L
me
pou
rivi
un
le
tre
ron
tus
“E
Sai

humilité profonde, une chasteté inviolable et une charité parfaite. Brisez ces chaînes qui me lient au monde et à moi-même ; enflammez mon cœur du divin amour. Que je sois privé de toute consolation ; que je souffre toutes les peines, les angoisses, les délaissements ; que ma vie soit une agonie continuelle, j'y consens, pourvu que j'aime mon Seigneur Jésus, et que je sois aimé de lui. Cet amour adoucira mes croix, même jusqu'à me les faire désirer ; il sera ma victoire sur l'enfer, sur le monde et sur moi-même."

Elève docile de l'Esprit-Saint, il vient de tracer le chemin dans lequel il ne cessera de courir à pas de géant jusqu'à ce qu'il ait remporté le prix : Sic currite ut comprehendatis.

Rien dans la suite de cette vie ne démentira ces résolutions. Personne, nous pouvons le dire, maintenant qu'il est arrivé au terme, personne ne l'a vu faire un pas en dehors de cette voie royale où le Prêtre éternel venait de le faire entrer, et dans laquelle, quatre ans suffiront pour faire dire de lui : "Consummatus in brevi, explevit tempora multa." "En peu de jours il est arrivé à une Sainteté consommée."

VIII

L'apostolat.

LA ferveur du PÈRE ALFRED, après la sortie de ses études, loin de diminuer ne fit que s'accroître. Il n'était pas de ceux qui se contentent des vertus déjà acquises, et ne se mettent pas en peine de devenir meilleurs. "Ne pas avancer, c'est reculer, répétait notre religieux." avec saint Bernard.

"Si Dieu donne des prêtres au monde, a-t-on dit justement, c'est pour que les prêtres donnent le monde à Dieu." C'est ainsi que le P. ALFRED entendait sa vocation de prêtre et de rédemptoriste.

Dans la pratique du saint ministère, parurent, mieux que jamais, sa prudente modestie, son zèle ardent autant que discret pour le salut des âmes. Ce qui frappait en lui, c'était la droiture de son jugement provenant de sa constante union avec Dieu, cette douceur qui rendait en lui la vertu si aimable, qui lui attirait les cœurs et donnait à tous l'envie d'être saint.

Il comprenait que la véritable éloquence du prêtre, celle qui convertit les âmes, n'est pas seulement dans la parole. "La prière, disait-il, doit être l'âme de mon apostolat; elle seule le rendra fécond. O mon âme, ajoute à tout cela l'exemple d'une sainte vie. Ce que tes paroles n'auront pu produire l'exemple le produira. Les paroles s'envolent, les exemples entraînent, exempla trahunt."

L'obéissance lui assigna comme résidence le monastère de Mons dans le Hainaut. "Le P. ALFRED, écrivait son recteur, était vraiment la bonne petite brebis du Seigneur. Quelle docilité ! Quelle simplicité charmante ! Je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire. Nous l'estimions, nous l'aimions tous, nous l'avons bien regretté."

Ses confrères le considéraient comme un ange de charité, un miroir reflétant toutes les vertus. C'était le saint de la maison. Jamais on ne le vit manquer à l'obéissance. Comme saint Jean-Berchmans, il plaçait la sainteté dans l'observance exacte de toute sa Règle. "Donnez-moi un religieux, disait un jour le pape Benoît XIV, qui a observé parfaitement sa Règle, et je suis prêt à le

canoniser de son vivant.” Ce religieux, nous croyons pouvoir le présenter au jugement de l'Eglise dans la personne de notre vénéré Père ALFRED. Il n'a pas fait les prodiges qui étonnent. Devant les hommes sa vertu peut sembler ordinaire. Devant Dieu, elle est héroïque.



IX

Dévotion envers la Sainte-Vierge.

DÈS sa naissance, ALFRED avait été consacré à la sainte Vierge par sa pieuse mère. Le don plut à Marie; toujours elle le conserva comme un trésor.

Un peu plus tard, il perdit sa mère de la terre. Alors, il repleia sur sa Mère du ciel, toute l'affection toute la confiance de son cœur. Il se donna tout entier, et ne se reprit jamais.

C'est surtout à partir du Noviciat, que la dévotion du Fr. PAMPALON pour sa “Bonne Mère” s'épanouit dans toute sa beauté; elle devient alors le caractère

saillant de sa piété. “Je prendrai à cœur, écrivait-il dès le début de sa vie religieuse, de ne me laisser surpasser par personne dans l’amour pour Marie et pour son divin Fils.”

Son Préfet spirituel lui disait un jour en badinant : “Fr. PAMPALON, je pense que vous aimez la sainte Vierge plus que Dieu lui-même. — “Non, répondit-il, mais après Dieu, il n’y a rien que j’aime autant que Marie.”

“Je ne veux pas, disait-il encore, que d’autres, ô Marie, vous aiment plus que moi. Je veux vous aimer sans retour, sans réserve, sans partage; vous aimer à la vie, à la mort, ô ma bonne et sainte mère.”

Il trouvait spécialement dans le livre des “Gloires de Marie,” par saint Alphonse, et dans la “Vraie dévotion à la sainte Vierge,” par le bienheureux Grignon de Montfort, l’aliment principal de sa dévotion. Il n’y a pas de livres remarquables sur la sainte Vierge qu’il ne lût, en vue de mieux connaître celle qui était l’objet continuél de ses pensées et de ses affections. Quand il lisait la vie d’un Saint, il cherchait à savoir

qu'elle avait été sa dévotion pour Marie, afin de l'imiter.

Le nom de Marie "sa Bonne Mère," jaillissait à tout instant de son cœur et de ses lèvres, et lui causait des délices toujours nouvelles.

Matin et soir, même durant ses maladies, il récitait trois "Ave" à genoux et le front dans la poussière, pour conserver intact le lis de sa pureté, et pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Les Ave Maria, comme des fleurs du ciel, embaumaient ses journées; il n'avait jamais dit assez à sa "Bonne Mère" qu'il la trouvait belle, et qu'elle est bonne. Avant et après chacune de ses actions, chaque fois que l'heure sonnait, presque à tout instant du jour, il laissait échapper de son cœur l'Ave de Marie. "Heureuses les actions enfermées entre deux Ave Maria," aimait-il à dire avec saint Alphonse.

Tous les jours il récitait le rosaire de la sainte Vierge, le chapelet des Sept-Douleurs et celui de l'Immaculée-Conception. Chaque samedi il jeûnait en son honneur.

Les fêtes de Marie étaient pour lui l'occasion d'un renouvellement de ~~for-~~

veur, par un triduum ou même une neuveine préparatoire, et par une octave d'actions de grâces.

Il portait continuellement sur sa poitrine l'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, afin d'obtenir sa puissante protection contre les ennemis de son âme.

Durant l'étude ou en classe, il aimait à imiter son bienheureux père saint Alphonse, étudiant ou écrivant devant l'image de Notre-Dame du Bon Conseil.

Lorsqu'il entrait dans sa cellule ou en sortait, il demandait la bénédiction de sa "Bonne Mère", en baisant dévotement son image, constamment suspendue à la porte de sa chambre.

Aimer vraiment Marie, c'est vouloir qu'elle soit encore aimée des autres. Aussi le Père ALFRED ne manquait jamais une occasion de parler des amabilités de sa bien-aimée Mère. Il exerça sur ses confrères un discret mais fructueux apostolat à la gloire de la Reine de son cœur. On ne pouvait lui faire un plus grand plaisir que de lui demander, à la récréation du soir, un trait édifiant. La sainte Vierge était sûre alors de trouver sur les lèvres de son pieux

serviteur une louange douce, persuasive ; et dans le cœur de tous une affection plus grande.

Grâce à sa dévotion envers Marie, il a fait de très bonnes études même avec des talents bien ordinaires. Sa place en classe était souvent parmi les premières. Avant d'entrer en classe, il récitait sa leçon devant une image de la sainte Vierge. On comprend qu'il faisait de son mieux, et que sa "Bonne Mère" ne manquait pas d'illuminer de sa science son pieux élève.

Nous avons quelques écrits sortis de sa plume ou plutôt de son cœur qui était tout à Marie. Ses méditations sur les mystères du rosaire, dit son préfet spirituel, sont de petits chefs-d'œuvre.

Il se proposait de faire un ouvrage sur les Grandeurs et les Bontés de la Reine du ciel. Il en avait communiqué le plan et les grandes lignes à un Père dont il appréciait à bon droit la science et la piété. "Je dois avouer, nous dit ce dernier, que le Fr. PAMPALON avait, sur ce travail, des conceptions très vastes et très belles."

Nous regrettons que la mort ne lui ait pas laissé le temps de réaliser ses pieux

desseins. Nous aurions voulu voir le fond de ce cœur qui exhalait un si délicieux parfum de piété à l'égard de Marie.

Un père écrivait un jour la vie d'un de nos Frères, mort en odeur de sainteté. Il demandait à tous ceux qui en étaient capables, une petite poésie sur ce pieux confrère. En badinant, il s'adressa au Fr. PAMPALON, lui promettant un chapelet pour chaque vers.

Le Fr. PAMPALON n'avait jamais fait de vers; mais devant une pareille fortune, il se sentit poète. Peu de jours après, il apportait au demandeur étonné, et un peu confus, une pièce de 300 vers, d'une forme peut-être douteuse, mais d'un sentiment exquis. Ainsi fut pris celui qui croyait prendre.

Au bas de cette pièce on ajouta ces mots :

Voici comment la vertu chante la vertu.

Comment l'innocence célèbre l'innocence.

Comment un ange adresse à un autre ange,

Le cantique de la louange.

A sa profession religieuse, le Fr. PAM-

PALON avait dit publiquement : “Jésus et Marie, doux objets de mon amour, que je souffre pour vous, que je meure pour vous. Je ne veux être nullement à moi-même, mais tout entier à vous.”

Ces ardents désirs ont été réalisés ; toute sa vie s'est consumée dans le double amour de Jésus et de Marie ; il pouvait à bon droit, la nuit de sa mort, chanter le “Magnificat” pour remercier Dieu d'avoir su faire de son existence un hymne de louanges à la Vierge Immaculée.

l
- Ser
im
rie,
que
Plu
me
ret
c'es
de
A
pag
ses
la
“
l'an
moi
vivi
che
la p
P
mor
élev
lest



X

Sa pureté et sa mortification.

ENFANT d'une Mère sans tâche, le Serviteur de Dieu avait à cœur d'être immaculé comme elle. "Enfant de Marie, enfant de pureté, disait-il; ne dis pas que tu aimes Marie si tu n'es pas pur. Plus je serai pur, plus aussi le Seigneur me communiquera ses bienfaits. La pureté est descendue du ciel sur la terre, c'est aussi par elle que nous obtiendrons de monter au ciel."

A ce sujet, nous reproduisons une page écrite par le Fr. PAMPALON, pendant ses études. C'est un ange qui chante la vertu angélique.

"O pureté que tu es belle! tu rends l'âme semblable aux anges. O mon âme! mourons à tout autre amour pour ne vivre que de l'amour de Jésus. Mais le chemin qui conduit à cet amour, c'est la pureté. Cette vertu sera la mienne.

Pureté d'esprit: En consacrant à Dieu mon esprit avec toutes ses pensées, les élevant sans cesse vers les choses célestes.

Pureté de cœur: En consacrant à Dieu ma volonté avec toutes ses affections, me souvenant que mon Maître est un Dieu jaloux, qui n'admet aucun partage, mais qui veut un cœur libre de toute affection terrestre.

Pureté de corps: En consacrant à Dieu mon corps avec tous ses sens. L'Apôtre nous dit que nous sommes les temples du Saint-Esprit. C'est pourquoi je ne dois pas souiller ce temple, mais je dois le garder toujours pur, afin que Dieu y puisse trouver une demeure digne de lui.

Je suis le temple du Saint-Esprit, destiné à recevoir le pain des anges plusieurs fois par semaine, même tous les jours quand je deviendrai prêtre; par conséquent, je dois le conserver intact, ce temple, le garder vide de tout amour terrestre. Plus je serai pur, plus aussi Dieu fera ses délices d'habiter en moi."

Son âme exhalait le parfum des lis. Son visage inspirait l'innocence. Son seul aspect rendait les autres meilleurs.

Il ne négligeait aucun des moyens nécessaires à la préservation de cette vertu angélique: il gardait ses sens avec sévé-

rit
oc
la
pu
èr
dé
de
de
s'é
vo
joi
Re
per
tak
de
aus
l
de
lée
teu
che
fer
uni
du
l
que
bien
s'é
de

rité; fuyait l'oisiveté et les moindres occasions; il était prompt à repousser la tentation, pratiquait la tempérance, puisait enfin dans les sacrements, la prière fervente et surtout, dans une tendre dévotion à la Vierge-Immaculée, la force de toujours conserver intacte la beauté de son âme. "O la plus chaste des reines, s'écriait-il, rendez-moi le plus chaste de vos enfants... Faites-moi trouver les joies de l'esprit et du cœur en Dieu seul. Rendez-moi attentif sur moi-même; ne permettez pas que je souille ce corps, tabernacle de Jésus-Hostie. Au moment de la lutte, faites-moi penser à recourir aussitôt à vous."

Il ne faut pas s'étonner qu'en retour de tels sentiments, la Vierge-Immaculée ait fait de l'âme de son pieux serviteur, un miroir de pureté, un lis de blancheur et d'innocence, complètement fermé aux affections d'ici-bas et ouvert uniquement aux pensées et aux désirs du ciel.

Notre fervent religieux savait aussi que la pureté est une fleur qui ne croît bien qu'au milieu des épines. Elle ne s'épanouit bien qu'entourée des vertus de mortification, d'abnégation.



Aux pénitences communes, il ajoutait le jeûne du samedi en l'honneur de Marie; plusieurs fois la semaine, il portait des chaînettes de fil de fer garnies de pointes aiguës, il se flagellait avec une discipline faite de cordes durcies.

Aux repas, il sacrifiait quelque chose de chaque mets pour honorer les jeûnes de Jésus, et laissait son dessert entièrement les mercredis, les vendredis et les samedis. On le voyait souvent prendre son dîner assis par terre ou à genoux. On le voyait parfois prier les bras en croix.

Il gardait dans son maintien la plus parfaite modestie. Jamais il ne croisait les jambes, ou se tenait nonchalamment sur son siège.

Le Père ALFRED n'a pas pratiqué les grandes pénitences qui étonnent; il a pratiqué le petit sacrifice de tous les instants, le sacrifice des petites joies, des petites aises de ce monde; et ce petit sacrifice, il le renouvelait chaque jour avec un plein consentement de cœur, il l'a soutenu jusqu'à sa mort. Quelqu'un a dit que c'est là le comble de la grandeur humaine; nous disons que c'est certainement là, la véritable sainteté.

ser
toy
au
ma
l'ân
une
gar
de
ma
rait
A
env
tear
sera
nad
con
gen
phti
S
Vien
nièr
Père
état



XI

Sa maladie.

EN décembre 1894, le jeune apôtre sentit les premières atteintes de l'impitoyable phtisie qui devait le conduire au tombeau. La mort s'avavançait lente mais sûre. Le Père ALFRED la vit venir, l'âme sereine. Il la saluait déjà comme une messagère céleste. Sans doute, il gardait au fond de l'âme un désir ardent de travailler à la conversion des âmes, mais résigné comme les saints, ils désirait plus encore le bon plaisir de Dieu.

Au mois de mai 1895, les Supérieurs envoyèrent le cher malade à Beauplateau, espérant que l'air des Ardennes lui serait salubre. De fréquentes promenades au milieu des sapinières de cette contrée lui apportèrent quelque soulagement, mais sans pouvoir le guérir. La phtisie le minait sans pitié.

Son ardent amour pour la sainte Vierge se manifesta un jour d'une manière aussi naïve que touchante. Un Père de la communauté, ignorant son état de complet épuisement, lui deman-

da de prêcher à sa place le dimanche suivant, lui promettant en retour la récitation d'un chapelet. Le sermon devait se faire sur les gloires de Marie. Le Père ALFRED n'écoula que son cœur sans mesurer ses forces. Il accepta volontiers de rendre le service. "Un chapelet pour un sermon ! se disait-il, on ne manque pas par sa faute l'occasion d'une si belle aubaine."

La santé du Père ALFRED déclinait toujours. Les Supérieurs jugèrent bon de l'envoyer au Canada. L'air natal arrêterait peut-être les progrès du mal.

Regretté de tous, il partit de Belgique le 4 septembre 1895.

La traversée fut pénible. Le malade y souffrit un véritable martyre. "A bord du "Sardinian," raconte son compagnon de voyage, nous n'avions pu nous procurer qu'une bien mauvaise cabine, au-dessus de l'hélice ; nous avons été malades tous les deux. Cependant, le Père ALFRED n'a jamais témoigné la moindre plainte. Malgré son état de faiblesse, il trouvait moyen de se glisser de son lit à terre, pour dire, matin et soir trois Ave en l'honneur de l'Immaculée Conception, et un Pater et un Ave en l'hon-

neur de son Patron de l'année, comme le veut la Règle."

"Une fois arrivé dans le golfe Saint-Laurent, quand nous avons pu voir les églises de la côte, je me rappelle que le malade m'a proposé de faire notre visite au Saint-Sacrement. J'ai remarqué aussi que les passagers lui portaient une attention spéciale. Ils admiraient sa modestie, sa rayonnante bonté."

A son arrivée à Québec, le Père ALFRED salua quelques parents et amis; le soir même il était à notre monastère de Beau-pré.

Quelques jours plus tard, un peu reposé de ses fatigues, il alla visiter sa paroisse natale qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années.

En compagnie de ses deux frères prêtres, il se rendit au collège de Lévis. Quel bonheur pour le Père ALFRED de refaire les sentiers de son Alma Mater, en évoquant les souvenirs de sa première jeunesse! On le reçut avec joie et honneur. Le lendemain, il édifia la communauté du Collège par une touchante allocution. Prenant pour texte: "Pietas ad omnia utilis est," il montra que

la piété doit vivifier de sa céleste influence toute la vie de l'étudiant.

Il célébra ensuite les saints mystères. Au témoignage d'un prêtre de cette maison, sa figure portait le cachet de la plus douce sainteté.

Puis il alla s'asseoir au cher foyer. Il y retrouvait sa seconde mère, des frères et des sœurs que l'éloignement avait rendus plus chers encore.

Le Père ALFRED avait revu le foyer paternel, où il avait reçu la vie du corps, le Collège, où il avait puisé la vie de l'intelligence, mais, restait à son cœur un souvenir encore plus cher, plus béni : l'église paroissiale, où il avait reçu la vie de l'âme. Il alla s'agenouiller à l'église de Notre-Dame de Lévis. C'est là que son cœur d'enfant avait promis à Dieu et à sa "Bonne Mère" de les aimer toujours, de devenir un saint. Il revenait leur dire qu'il avait tenu sa promesse.

Ces visites terminées, il revint au monastère de Sainte-Anne de Beaupré. C'est là, à l'ombre de ce sanctuaire béni, qu'il allait préparer sa sainte et heureuse mort.

tu
hal
ses
plè
çait
C
geu
il p
ami
U
vres
cess
res !
mal
un l
ser
Se
cept
conf
moir
lait
Le
souff



XII

Sa dernière année. — Sa mort.

LES forces du malade diminuaient toujours. On le confia aux soins d'un habile médecin. Il constata qu'un de ses poumons était dans un état de complète corruption, et que l'autre commençait également à se décomposer.

Cette nouvelle n'effraya pas le courageux patient. Après une vie aussi sainte, il pouvait regarder la mort comme une amie.

Une toux déchirante torturait ses pauvres poumons. "Si cette toux pouvait cesser, lui dit un jour un de ses confrères! — Ne dites pas cela, répondit le malade en souriant, il faut que je fasse un peu de purgatoire. Laissez-moi tous- ser pour l'amour de Dieu."

Son âme demeurait toujours égale, acceptant le doux comme l'amer. Il se confondait en remerciements pour la moindre marque d'attention, et dissimulait adroitement tout manque d'égard.

Les heures que lui abandonnait la souffrance, il les passait en compagnie

des saints. Durant l'année qui précéda sa mort, il lut les six premiers volumes de la vie des Saints par les Petitsollandistes. Il s'unissait à eux dans le présent avant de s'unir à jamais dans l'éternité. Il retrempait son courage dans la constance des saints et dans l'héroïsme des martyrs.

Le 12 août, sur l'avis de son médecin, le Père ALFRED, après avoir dit la sainte messe, reçut l'Extrême-Onction. Il répondit à haute voix à toutes les prières de la cérémonie. Il demandait à Notre-Seigneur de lui donner sa force, et de le rendre courageux jusqu'à la fin de son sacrifice.

Il fut assidu à réciter son bréviaire jusqu'au 16 septembre; jusque-là, il n'avait pas voulu s'en exempter, malgré les grandes fatigues qu'il éprouvait.

Il passait sa journée dans un fauteuil, s'unissant d'esprit et de cœur à Jésus et sa Bonne Mère Marie; il égrénait pieusement son rosaire, son chapelet de Notre-Dame des Sept Douleurs, à l'Immaculée-Conception et du Sacré-Cœur de Jésus. Au son de l'horloge, il était fidèle à saluer sa mère du ciel par un "Ave Maria".

Plusieurs évêques venus en pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne, vinrent le visiter et furent grandement édifiés de sa douce et calme résignation à la volonté de Dieu.

Sa Grandeur Mgr Bégin, qui affectionnait le P. ALFRED, lui dit un jour en plaisantant : “Mais, Père, que faites-vous de bon toute la journée?” — “Monseigneur, répondit le malade, je prie et je souffre. Saint François de Sales a dit : les uns travaillent, les autres sont travaillés ; moi jè suis de ces derniers ; je suis travaillé par la maladie.”

Le 22 août, il fit, dans le silence le plus rigoureux sa retraite du mois, la dernière de sa vie. Le lendemain, on le conduisait au parloir dans un fauteuil. Il vit pour la dernière fois sa mère et quelques autres de ses parents ; il les entretint avec une douce jovialité, leur donna sa bénédiction. On se dit au revoir, au ciel. Sa mère versa d'abondantes larmes, mais lui, demeura calme ne voulant rien trahir de son émotion.

Le Père ALFRED demeura tout le mois de septembre entre la vie et la mort.

“O saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph ! s'écriait-il, gravez-vous au

fond de mon cœur, afin que j'exhale mon dernier soupir en vous prononçant ! Cupio dissolvi et esse cum Christo. Je désire être dégagé des liens du corps et m'unir au Christ.

“Mourir rédemptoriste, c'est la plus belle mort que nous puissions faire, car saint Alphonse a vu toutes prêtes les couronnes réservées à ceux qui vivent dans la régularité, et qui meurent dans son Institut.”

Le Père ALFRED eût été content de mourir le 20 septembre, jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. La veille, il avait dit au frère infirmier : “Si Marie voulait venir me chercher demain !” — “Vous iriez tout droit en Paradis, répliqua le frère.” — “Oui, si la sainte Vierge offre ses douleurs pour moi.”

“Ma Bonne Mère, répétait-il souvent, venez donc me chercher ! Je veux aller au ciel... mais, il ajoutait résigné, cependant quand Dieu voudra.”

Un jour, il demanda au P. Tielen, son confesseur, s'il allait bientôt mourir. “Encore quelques jours,” lui répondit-il.—Mais, dit tout naïvement le malade, vous ne voulez donc pas que je meure ?

Ol
Vi
me
qu
pa
for
tre
l
pas
ave
lon
da
soll
“La
rant
C
la
Ver
prof
Cruc
frir !
ses
chait
rant.
rie !
cher
de v
jusqu

Oh ! je désire tant aller voir la sainte Vierge !” Et il ajouta : Veruntamen non mea voluntas, sed tua fiat : “Cependant que la volonté de Dieu soit faite et non pas la mienne.”

Quand les souffrances devenaient plus fortes, il demandait des prières afin d'être courageux jusqu'à la fin.

Le 29 septembre, veille de sa mort, il passa une nuit pénible, mais supportée avec une résignation parfaite à la volonté divine. Le matin, on lui demanda quelle grâce spéciale il voulait qu'on sollicitât pour lui durant la sainte messe. “La volonté de Dieu, répondit le mourant.”

C'est à cette messe qu'il reçut pour la dernière fois la sainte communion. Vers quatre heures de l'après-midi, il proféra ces paroles d'un amant du divin Crucifié : “Qu'on est heureux de souffrir !” A six heures et demie du soir, ses confrères, croyant que la fin approchait, se rendirent au chevet du mourant. “O bonne, ô douce, ô tendre Marie ! murmurait le malade, venez donc me chercher ! Ce n'est pas qu'il m'en coûte de vivre ; je suis même prêt à souffrir jusqu'au jugement dernier ; mais je dé-

sire vous contempler, ô aimable Marie ! Venez me chercher pour l'amour de tous ceux qui m'entourent."

Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. On lui suggérait des invocations qu'il répétait avec amour.

A une heure et demie de la nuit, il entonna de toute la force de sa voix le Magnificat, et le chanta entièrement. Le cantique terminé, il s'écria : "Vivent Jésus, Marie, Joseph ! Vive sainte Anne ! Vive saint Alphonse ! Vive le Paradis !"

Un confrère lui dit : "Père, vous allez vous fatiguer en parlant si fort." — "Comment me fatiguer, répondit-il, en présence du Paradis ?"

A deux heures, il reçut l'absolution générale ; vers six heures, il entra dans une tranquille agonie. Le Père ALFRED ouvrit une dernière fois les yeux, les éleva vers le ciel ; un sourire angélique effleura ses lèvres, et il exhala doucement sa belle âme. Huit heures sonnaient à l'horloge du Monastère.

Le Père ALFRED tenait alors en main son crucifix de mission, ses saintes Règles, son rosaire, ses images de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de saint Joseph. C'est ainsi que ce parfait ré-

der
arn
ans
dix
de

des

L
tier
la c
A
le c
non
pré,
sain
c'es
de l
Sa
Père
ce f
nabl
men

demptoriste avait voulu mourir, les armes à la main. Il avait vingt-huit ans, dix mois et six jours. Il avait vécu dix ans de vie religieuse et quatre ans de prêtrise.



XIII

Réputation de sainteté, faveurs obtenues par son intercession.

LES saints ne meurent pas tout entiers. Ils se survivent dans l'amour et la confiance des fidèles.

A peine le Père ALFRED avait-il rendu le dernier soupire, le glas funèbre annoncé sa mort à Sainte-Anne de Beau-pré, que partout on entendait dire : un saint vient de mourir, le saint est mort, c'est la mort d'un ange, d'un serviteur de Marie.

Sa Grendeur Mgr Bégin, écrivait du Père ALFRED : "Tous ceux qui ont connu ce fervent religieux en font d'interminables éloges, — ils nous disent carrément : c'était un saint. Quand je l'ai

vu à Sainte-Anne, au cours de sa maladie, si fervent, si résigné à la volonté de Dieu, si détaché de la terre, tout entier aux choses du ciel, il m'a laissé l'impression d'un véritable homme de Dieu, d'un prédestiné. Il me semble qu'une si belle âme a dû être admise de suite aux joies du paradis, et peut nous obtenir bien des grâces."

Son ancien préfet spirituel écrivait: "Puissé-je vivre assez longtemps, je ne dis pas pour l'honorer sur les autels, mais pour savoir qu'on a commencé le procès ordinaire de l'examen de ses vertus. Tous les prodiges que Dieu opère par l'intercession du cher défunt ne m'étonnent pas. Le contraire me surprendrait..... Pour moi, je l'ai toujours regardé comme un saint."

Un supérieur de collège assure que la vie du Père ALFRED, la "Fleur Canadienne" exhale un parfum de piété qui pénètre l'âme et la dispose à aimer Dieu davantage. Une Supérieure générale écrivait: "Je veux que nos chères élèves respirent l'odeur si pure de cette fleur de sainteté, qu'elles s'édifient des vertus douces et fortes de l'âme angélique du Père ALFRED."

N
veu

L
thie
blai
soul
corp
plus
nom
form
cont
tém
l'enf
deve
ble.

On
châi
revê

U
tuair
lui v
rait
à soi
On
neur
petit
l'enf
sa fi

Nombreuses et signalées sont les faveurs obtenues déjà par son intercession.

Louis-Gérard, enfant d'Alphonse Gauthier, de Sainte-Anne de Beaupré, semblait n'être venu en ce monde que pour souffrir. Il n'avait qu'un an, et son petit corps, sans vigueur ni chaleur, n'était plus qu'un squelette que couvraient de nombreuses humeurs. Un abcès s'était formé à la hanche gauche d'où sortait continuellement un sang corrompu. Au témoignage du médecin, tout le sang de l'enfant était gâté. Les remèdes étaient devenus inutiles, le cas réputé incurable.

On croyait si bien à une mort prochaine, que la robe blanche qui devait le revêtir dans son cercueil était déjà faite.

Un jour, le père reçut une image mortuaire du Père ALFRED. Aussitôt l'idée lui vint que le serviteur de Dieu pourrait bien guérir son enfant. Il en parla à son épouse qui partageait sa confiance. On commença une neuvaine en l'honneur du bon Père, pour la guérison du petit Gérard. Le lendemain, ô prodige ! l'enfant était guéri. L'appétit lui revint, sa figure prit une teinte meilleure, les

tumeurs et les plaies disparurent comme par enchantement.

A Saint-Alban de Portneuf, Emilienne, petite fille de MÉRIL MORISSETTE, âgée de quatre ans, souffrait beaucoup, depuis sa naissance, d'asthme spasmodique. Les crises devenaient de plus en plus fréquentes et dangereuses. Le médecin avait déclaré le mal incurable.

A la dernière crise, le père éploré se rendit au presbytère, suppliant le curé de guérir son enfant. Le prêtre lui donna une image du P. ALFRED, lui recommandant de la placer sur la petite fille. L'image fut appliquée sur le corps de la jeune enfant. A l'instant même, la fillette éprouva un mieux sensible, et huit jours ne s'étaient pas écoulés, que l'enfant était complètement guérie. Le mal n'a pas reparu.

Emma Dubé, épouse de HÉGÉSIPPE CHANDONNET, était affectée de tumeurs variqueuses et d'eczéma aux deux jambes. Plusieurs médecins lui avaient donné leurs soins sans résultat aucun. Désolée, sans espoir de guérison, elle s'adressa au ciel. Un jour, un Père rédemptoriste qui prêchait une mission dans la paroisse, lui donna une image du Père

ALF
son
grai
se 1
soir
elle
gnes
Aus
d'ur
depi
elle.
guér

M
ket,
Un
men
doul
une
FREI
conf

C
méd
gard
de l
rage
ranc
et cc

Le

ALFRED; aussitôt elle sentit naître dans son âme pour ce serviteur de Dieu une grande confiance, et tous les jours elle se mit à le prier avec ferveur. Or, un soir qu'elle souffrait plus que jamais, elle fit sur ses jambes malades des signes de croix avec l'image du P. ALFRED. Aussitôt elle s'endormit paisiblement d'un sommeil dont elle n'avait pas joui depuis bien longtemps. Le lendemain, elle se réveilla complètement guérie. La guérison s'est toujours maintenue.

Madame Albert Ayotte, de Woonsocket, R. I., était malade depuis deux ans. Un rhumatisme, répandu dans tous ses membres, la tenait clouée sur un lit de douleurs. Un jour, une amie lui donne une parcelle de la soutane du Père ALFRED, lui disant de se recommander avec confiance au Serviteur de Dieu.

Ce jour-là même, le 16 mars 1898, le médecin lui avait déclaré qu'elle devrait garder le lit jusqu'aux grandes chaleurs de l'été. Madame Ayotte ne se décourage pas. Elle place sa dernière espérance dans l'intercession du Père ALFRED et commence à le prier de tout son cœur.

Le lendemain matin à son réveil, elle

constate qu'elle est radicalement guérie. Le mal ne reparut plus.

Marcelline Daoust, de Montréal, souffrait des yeux depuis de longues années. Pendant quinze ans, elle reçut les soins d'un médecin, mais sans soulagement. On lui donne un jour une image du Père ALFRED; elle l'applique sur ses yeux, en invoquant le Serviteur de Dieu, et se trouve guérie. Elle ne sentit plus aucune douleur, l'inflammation disparut à jamais.

Un prêtre raconte un fait vraiment merveilleux arrivé dans la paroisse de Saint-Honoré de Beauce. "Le feu, raconte-t-il, ravageait nos bois, menaçait les sucreries et même les habitations de quelques-uns de mes paroissiens. On avait travaillé beaucoup, mais le feu n'en continuait pas moins son œuvre de destruction. On vint me chercher, convaincus que sans la protection du ciel, ils devraient voir brûler ces belles sucreries, richesse de nos gens. Immédiatement, j'ai pensé au Père ALFRED; je lui ai demandé de nous venir en aide; je suspendis son image à un arbre à quelque distance du feu..

lar
ta
s'a
fa
et
mè
au
le
ord
dep
vie
mie
C
des
du
ne r
tôt,
char
près
des
facil
et il

—
man
beau

Le feu s'est arrêté à cet endroit, grillant le pied de l'arbre, et laissant intacte l'image du Serviteur de Dieu. Tous s'accordent à voir là un miracle.

Un malheureux adonné à l'ivrognerie faisait le malheur de sa pauvre femme et le scandale de ses enfants. Sa belle-mère, chrétienne pleine de foi, s'adresse au Père ALFRED. Quelques jours après le gendre, touché par une grâce extraordinaire, abandonne ses désordres, et depuis six ans, il s'applique par une vie exemplaire à faire oublier ses premiers égarements.

Chaque jour encore s'allonge la liste des faveurs obtenues par l'intercession du Serviteur de Dieu. Le Père ALFRED ne nous a pas quittés tout entier, ou plutôt, il a emporté au ciel son immense charité pour ses frères d'ici-bas. Plus près de Dieu, plus près de la source des grâces, il peut nous en combler plus facilement. Là il peut nous aimer mieux, et il nous bénit davantage.

*
**

— Un grand nombre de personnes demandaient la faveur d'aller prier au tombeau du Père ALFRED; mais l'endroit

où reposait son corps était d'un accès difficile.

Le 30 septembre 1912, eut lieu l'exhumation et la translation des restes du Serviteur de Dieu. Le corps, qui avait été inhumé dans un des caveaux de la Basilique, a été déposé dans un tombeau construit spécialement, dans la chapelle commémorative de la vieille église de Sainte-Anne de Beaupré, située au nord du chemin.

C'est là qu'il repose maintenant, gardé par la vénération, l'amour et la confiance des fidèles.

Les saints se survivent. La vraie gloire fleurit sur leurs tombeaux. Les premiers rayons de cette gloire brillent déjà sur la tombe de notre bien-aimé Père ALFRED. Elle grandira toujours, nous l'espérons, à l'honneur du Canada qui fut sa patrie, de l'Eglise qui fut sa Mère.

*
* *

— La réputation de sainteté toujours grandissante du Serviteur de Dieu, les nombreuses faveurs obtenues par son intercession, ont déterminé Mgr l'Archevêque de Québec et Mgr l'Evêque de

Liège (Belgique) à constituer un tribunal pour le "Procès d'Information", en vue de la future canonisation du P. ALFRED. De plus, on a fait à Québec le procès appelé "de non culte".

Si le Souverain Pontife daigne accorder l'introduction de la cause du Serviteur de Dieu, dans trois ans probablement nous verrons commencer le procès appelé "Apostolique". C'est notre espoir, c'est notre prière.

"O bon Père AFFRED, modèle de pureté, digne enfant de saint Alphonse, fidèle et aimable Serviteur de Marie, obtenez-nous de Jésus, Marie, Joseph la grâce de marcher sur vos traces, de suivre le sentier de vos vertus sur la terre et d'arriver au bonheur de votre éternité "

**Prière pour demander la canonisation
du Serviteur de Dieu.**

“O mon Dieu ! Père des miséricordes !
par les mérites de Jésus, notre Rédemp-
teur, et par l’intercession de Marie Im-
maculée et de la Bonne Sainte Anne, de
saint Alphonse, nous vous supplions de
glorifier votre Serviteur ALFRED PAMPA-
LON, et de faire briller son nom parmi
ceux de vos Saints.

O mon Dieu, que vos grâces se multi-
plient en faveur des fidèles qui vous
prient, en vous rappelant les vertus que
votre Serviteur pratiqua sur la terre.
Pussions-nous voir un jour l’Eglise ho-
norer sa mémoire, et nous donner en
lui un nouveau modèle à imiter, un pro-
tecteur de plus qui nous assiste dans
toutes nos nécessités, et nous aide à
obtenir le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Ave Maria.

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ, MARS 1913.